

*Ars ...*, quoi de plus évocateur que l'Art, cette forme infiniment tentaculaire et pluridisciplinaire d'expression, passerelle indispensable entre la source créative, l'émoi exacerbé, le passionnel et l'étonnement, la vibration dans toute la quintessence d'une création ?

Qu'elle soit littéraire, picturale, architecturale, cinématographique ou musicale, l'œuvre – intemporelle ou éternelle, a besoin de deux éléments qui en deviennent le moteur, noyau dur d'un prisme fusionnel : le créateur (l'artiste) et son public. La symbiose entre les deux est indispensable, elle devient indissociable de la phase créatrice et du prolongement dans le temps de l'œuvre.

Dès la genèse de son œuvre – et à tous ses stades - l'artiste n'a-t-il pas besoin de l'indéfectible attention, du soutien et de la protection nécessaire lui permettant d'évoluer harmonieusement et librement tout au long de son cursus artistique ?

La naissance de l'opéra en Italie au XVIIème fera retentir les noms de Monteverdi, Cavalli, Cesti, Scarlatti ou Vivaldi. Progressivement, d'autres terres fertiles à la composition musicale verront éclore des noms aussi légendaires que ceux de Lulli, Rameau, Purcell, Haendel, Gluck ou Mozart.

Féerie surréaliste, l'opéra dans sa représentation théâtrale, apportera sa part d'enchantement et de rêve (le tourmenté Louis II de Bavière offrira pour la postérité sa retentissante et démesurée passion pour l'opéra et l'univers wagnérien), en traversant quelque trois siècles d'histoire musicale. Si les formes de langage musical n'évolueront finalement que fort peu au travers des âges, la mise en scène, quant à elle, jouera un rôle significatif dans la diffusion du patrimoine lyrique.

En effet, comment – surtout de nos jours - rendre captivante et crédible, une représentation d'un opéra de Porpora, Vivaldi, Gluck ou Haendel ? L'ère baroque aura marqué les esprits avec ses pastiches mythologiques, ses fables musicales ou autres féeries lyriques quelque peu surannées, aux décors pompeux, aux éléments de carton-pâte, à la machinerie de scène aléatoire où la part belle était essentiellement laissée aux chanteurs, à commencer par les inénarrables et si éblouissants castrats.

De Farinelli qui pendant près de deux décennies, sera le chanteur favori de la cour d'Espagne, de Philippe V à Ferdinand VI à Caffarelli, Carlo Broschi, Girolamo Crescentini ou encore, Giovanni Battista Velluti, sans oublier Alessandro Moreschi, dernier représentant de cette longue lignée de chanteurs sacrifiés sur l'autel de la muse Euterpe, qui pendant près de 40 années sera rattaché à la Chapelle Sixtine de Rome, où il s'éteindra en 1922. Le castrat : ce robot chantant, à la voix prodigieuse, humain sacrifié, il sera tour à tour soliste de puissants protecteurs et mécènes, qui souvent se l'approprièrent tel un objet de foire. Les plus célèbres seront ainsi des conseillers privilégiés, les confidents et ambassadeurs incontournables des classes dirigeantes. Le castrat, dans son statut d'artiste vénéré hors-pair, deviendra riche, fort riche et non seulement au sein des cercles musicaux, mais aussi dans la sphère politique, au sein de laquelle il saura se rendre incontournable. Voix angéliques, à l'émission céleste et à l'incroyable virtuosité, les castrats formaient l'essentiel du spectacle, reléguant au second plan les efforts de mise en scène, se fondant littéralement dans des décors fantasmagoriques où leur

entrée en scène, tant elle était invraisemblable, interrompait le spectacle sous une salve d'applaudissements ? De nos jours, les mises en scène suscitent davantage de huées et de sifflets que de manifestations d'appréciation.

Depuis près d'un demi-siècle, l'ingérence systématique des metteurs en scène dans la cohésion dramaturgique du spectacle est tout à fait condamnable. Se substituant au librettiste et peu scrupuleux des indications du compositeur, le metteur en scène s'investit pompeusement d'une nouvelle responsabilité : celle de réinventer le spectacle tout entier. Son attitude impérieuse devient un insupportable *Diktat* que peu de chanteurs lyriques osent contrarier, de peur de perdre leur emploi. La direction des maisons d'opéra est tout autant à blâmer que ne le sont les metteurs en scène eux-mêmes : certains, venant du monde cinématographique ou de la danse, semblent ignorer les différences entre un acteur, un danseur et un artiste lyrique. Mais la mise en scène, depuis près d'un demi-siècle, est rendue à la mode, elle est devenue *trendy, fashionable* : elle s'exporte de Paris à Berlin, pour briller à Londres, New York ou Sydney ...

Le metteur en scène est un véritable cosmopolite, ce n'est plus l'opéra que l'on valorise, mais l'interprétation qu'il en fait. La plupart du temps, cette dernière est subjective, arbitraire et tout à fait dénaturée : l'opéra devient ainsi sa chose, son fief, sa seule vision d'une œuvre musicale séculaire. Transposer l'action de *Norma* dans l'Allemagne de la seconde guerre mondiale ou *Rigoletto* dans la Chicago d'Al Capone représentent des hérésies artistiques. Et l'on parlera de la *Norma* ou du *Rigoletto* de tel metteur en scène éclairé et célèbre, ce qui suscitera bien évidemment des articles de presse dont les  $\frac{3}{4}$  seront consacrés justement à la mise en scène, tant elle sera décriée, jugée – ou non - ; quelques lignes à peine seront réservées aux décors et costumes, et enfin, à la direction d'orchestre et aux chanteurs. Les artistes lyriques, enserrés et muselés dans l'engrenage de médiatisation collective et du *star system*, n'ont plus que pour interlocuteur - entre le théâtre et leur public-, leur agent artistique et leur maison discographique.

Résultat des courses, conforté en cela par l'éclosion des médias: une logique commerciale farouche à laquelle nul ne pourra plus se soustraire.

Toutefois, depuis l'avènement du disque, puis de la radiodiffusion et de la télévision, l'Internet et le multi média permettent d'assurer une vaste diffusion et donc, une meilleure démocratisation de toutes les formes d'Art, y compris l'art lyrique.

Le mécénat artistique, si l'on songe à la forme tutélaire qu'il incarnera depuis le XVIIème siècle jusqu'au début du XXème siècle, il sera d'abord l'apanage de l'Eglise, de puissantes familles ou plus rarement d'institutions étatisées. Sans cette forme de protectorat des riches familles ducales et princières de la péninsule italienne et d'Allemagne, les théâtres, les troupes (opéra et ballet), ainsi que les solistes, n'auraient certainement guère pu se maintenir à un niveau de production décent. Les troupes itinérantes, voyageant de ville en ville, devaient parfois interrompre leur périple, faute de moyens financiers ou de subsides adéquats. Que de brillantes carrières lyriques n'ont-elles pas été tronquées dans leur élan, les aides financières ayant été interrompues ?

L'Art peut-il être dissocié de sa corollaire financière? Jadis telle famille protectrice des Arts, tel duc ou prince, ou encore, tel cardinal ou tout simplement, ce riche amateur éclairé, ce passionné de peinture, de sculpture, d'architecture, des sciences ou de musique: ils étaient la véritable passerelle, le sésame entre la création et le public, donc la réalisation absolue de

l'œuvre. De nos jours, ce sont les grandes multinationales (parfois présentes dans des secteurs se situant pourtant aux antipodes des Arts) – plus rarement des fondations de droit public -. Tous ces acteurs des places financières mondiales se donnent la bonne (et meilleure) conscience, tirant les ficelles d'une habile politique de mécénat et de *sponsoring*, qui ne manquera pas d'apporter du lustre à leur image médiatique.

Dans l'univers musical et lyrique en particulier, la notion de mécénat est synonyme d'alliance entre l'artiste et le déroulement harmonieux de sa carrière. Si le mécénat, dans sa forme originelle, a quasiment disparu, d'heureuses initiatives – souvent privées – essaient encore, à l'instar de cette passerelle que s'efforce d'instaurer *Ars*, renouant ainsi avec une certaine tradition de partenariat artistique. Qu'elle en soit ainsi félicitée! Regroupement interactif de talents les plus divers, *forum* constructif autour des Arts, tremplin pour les jeunes artistes (et les moins jeunes), soutien dans des projets et initiatives d'intérêt commun, événementiel, etc.

Certes, nous sommes à cent lieues des entreprises ou initiatives de grande taille, à l'échelon américain ou japonais, permettant un soutien financier constant, planifié sur le moyen, voire long terme, émanant autant du secteur public, que privé. Le vivier extraordinaire constitué de compositeurs, chefs d'orchestre, instrumentistes, artistes lyriques, maîtres de ballet, peintres, sculpteurs, architectes, etc. qui a vu le jour aux Etats-Unis à la fin du XIXème siècle et surtout après les deux guerres mondiales en Europe, a permis à tous ces artistes de bénéficier d'une aide substantielle (subventions, parrainages, actions de mécénat.) Les meilleurs chanteurs européens ont non seulement fait fortune dans le *Nouveau monde*, mais ils ont ainsi contribué à établir cette passerelle entre leur Art et leur public, en mobilisant d'une manière exemplaire le parrainage et le *sponsoring* artistique. Si, après les terribles attentats du 11 septembre 2001, l'initiative privée de mécénat a revu à la baisse ses interventions, elle demeure substantielle et probante. Des appels répétés lancés par l'inoubliable et regretté soprano américain Beverly Sills (1929-2007) pour sauver les célèbres *Met Radio broadcasts*, jusqu'au financement global de productions lyriques, à concurrence de plusieurs millions de Dollars, le *sponsoring* privé aux Etats-Unis est un magnifique exemple. Certes, tout est à l'avenant au pays de l'Oncle Sam, mais au-moins, la mobilisation pour préserver, développer et faire rayonner le monde des Arts, est une priorité non seulement des citoyens, mais également du Gouvernement. Et nul besoin de se cristalliser sur cet exemple américain ...

Dans plusieurs Etats membres de l'Union européenne, à l'instar de l'Italie, les initiatives de partenariat et de mécénat sont régulières, en France également (dans d'autres domaines cependant.) Une récente initiative italienne a permis en 2006 l'exhumation des restes du légendaire Farinelli, au cimetière communal de Bologne, afin d'en pratiquer des analyses scientifiques et médicales. Elles permettront d'établir un certain nombre de paramètres physiologiques qui permettront de mieux comprendre le fonctionnement de l'appareil pharyngé et l'émission vocale du castrat. Ce projet a été proposé par un seul homme: un riche antiquaire de Bologne, passionné d'art lyrique.

Pour conclure, souvenons-nous de l'existence de plusieurs programmes communautaires sur le plan européen, visant à soutenir plusieurs projets en matière artistique. Certains Etats membres davantage que d'autres semblent enfin comprendre la nécessité absolue de préserver le patrimoine artistique. En art lyrique en particulier, l'évidence de la nécessité de préserver, de conserver et de valoriser les trésors qui ont marqué des générations d'artistes, semble peu à peu poindre à l'horizon. Oui, mais il est bien tard!

Du costume d'opéra, au bijou de scène, à l'accessoire, à la lettre autographe signée d'un compositeur, à la photographie dédiée, à la partition musicale annotée, aux archives soigneusement constituées par un artiste tout au long de son existence ... Donnons-leur un second souffle, une nouvelle chance de ne pas rejoindre l'oubli, afin d'éviter leur dispersion en salle de ventes ou leur destruction pure et simple. Sans ces archives, témoins glorieux d'un passé qui a fait notre richesse artistique, nul ne saura plus, demain, évoquer cet héritage que des artistes vertueux, premier soliste international ou modeste choriste, se sera attaché à constituer au fil du temps.

Pour conclure, puisse *Ars*, par le biais de son site Internet, permettre un échange constructif entre nous, les intervenants et vous, notre cher public.

*Claude-Pascal Perna*